à la rencontre d'un poète

Marina Tsvétaïéva

(1892-1941)

«Le ciel brûle»
collection Poésie, éditions Gallimard

Extrait de la préface de Zéno BIANU :

«... En vérité, son existence tout entière apparaît comme un manifeste poétique. Un manifeste, où il s'agirait, dans et au-delà le poème, d'explorer sans fin l'état de poésie comme un état de conscience accrue. Il y a là une sorte d'indignation native, continue, fondatrice devant «l'inadmissibilité du monde», que Tsvétaïéva exprime au plus vif dans un poème de jeunesse :

Je n'ai pas suivi la Loi, je n'ai pas communié.
Et jusqu'à l'heure dernière je pécherai
Comme j'ai péché et comme je pèche encore :
Avec passion ! Par tous les sens que Dieu me donne !

Et qu'elle résume avec superbe en 1939, deux ans avant son suicide :

Au Créateur : grand temps
de rendre mon billet. (...)
A ton monde insensé
Je ne dis que : refus
.....

Un tempérament frondeur dès l'enfance, un refus altier et permanent comme mode d'affirmation de soi l'ont placée dans toutes les oppositions possibles.

La poésie de Tsvétaïéva doit se lire comme une blessure d'amour infinie. Exilée de tout (de son pays, de sa réalité quotidienne, mal aimée), Marina finira par être littéralement ***évacuée*** du monde. «Profession : évacuée», telle est en effet la formule lapidaire rédigée sur son certificat d'inhumation, après qu'elle se fut pendue en 1941, réduite au néant par la terreur stalinienne.

Pourquoi un poète se suicide-t-il ? Parce qu'il ne peut plus re-composer le monde.»

présentation et choix de textes :
Anne-Marie MISLIN, mars 2006

De mes vers, écrits si tôt
Que je ne me savais pas poète,
Jaillis comme l'eau des fontaines,
Comme le feu des fusées,

S'engouffrant comme des diablotins
Dans le sanctuaire plein de rêves et d'encens,
De mes vers de jeunesse et de mort
-De mes vers jamais lus ! -

Jetés dans la poussière des libraires
(Où personne n'en veut ni n'en a voulu),
De mes vers, comme des vins précieux
Viendra le tour.

Koktebel, mai 1913

On frappe doucement, trois fois :
Tendre ennemi, ami incertain,
Ne mens-tu point ? Ce n'est pas ainsi qu'un pèlerin
Achève sa route. C'est ainsi que frappe l'amour
Sous le sein. C'est ainsi que, baissant les yeux
L'enfer noir frappe à la porte du clair paradis

24 mai 1918

Si vous saviez, passants, attirés
Par d'autres regards charmants
Que le mien, que de feu j'ai brûlé,
Que de vie j'ai vécu pour rien,

Que d'ardeur, que de fougue donnée
Pour une ombre soudaine ou un bruit...
Et mon coeur, vainement enflammé,
Dépeuplé, retombant en cendres.

ö, les trains s'envolant dans la nuit
Qui emportent nos rêves de gare.
Sauriez-vous tout cela, même alors,
Je le sais, vous ne pourriez savoir

Pourquoi ma parole est si brusque
Dans l'éternelle fumée de cigarette
Et combien de tristesse noire
Gronde sous mes cheveux clairs.

Koktebel, 17 mai 1913

à la rencontre d'un poète...

Marina Tsvetaïéva

Pareil à moi, tu passes
Les yeux rivés au sol,
Je les baissais - aussi,
Passant, arrête-toi !

Boutons d'or et pavots à la main,
Tu liras sur la pierre
Qu'on m'appelait Marina
Et l'âge que j'avais.

Non, ce n'est pas une tombe,
Je ne surgirai pas, menaçante.
J'ai trop aimé moi-même
Rire quand il ne faut pas.

Le sang frappait à mes tempes
Et mes boucles bouclaient ;
Je *fus* aussi, passant !
Passant, arrête-toi !

Je n'accepte pas l'éternité
Pourquoi m'a-t-on ensevelie ?
Je ne voulais pas quitter pour la terre -
Ma terre adorée.

Cueille une herbe sauvage
Et puis une fraise des bois -
Mûrie entre les tombes
Elle sera plus sucrée.

Mais ne te penche pas,
Triste, au-dessus de moi,
Evoque-moi sans peine,
Sans peine oublie-moi !

Comme le rayon t'éclaire
Il te poudroie d'or...
Que ma voix souterraine
Ne t'effarouche pas !

Koktebel, 3 mai 19134

Au salon

Du monde des visions nocturnes
Nous - les enfants - sommes rois.
Les ombres longues descendent,
Les lanternes brillent derrière les fenêtres,
Le haut salon s'obscurcit,
Les miroirs aspirent leur tain...
Pas une minute à perdre !
Quelqu'un sort du coin.
Au-dessus du piano noir, tous deux
Nous nous penchons et la peur approche,
Enveloppés dans le châle de maman
Nous pâlissons sans oser un soupir.
Allons voir ce qui se passe
Sous le rideau des ténèbres ennemies.
Leurs visages sont devenus noirs, -
De nouveau nous sommes vainqueurs !
Nous sommes les maillons d'une chaîne magique
Et dans la bataille ne perdons jamais courage.
Le dernier combat est proche,
Et périra le royaume des ténèbres.
Nous méprisons les adultes
Pour leurs journées mornes et simples...
Nous savons, nous savons beaucoup
De ce qu'ils ne savent pas.

1908-1910

Rivale, un jour je te viendrai ;
La nuit plutôt, au clair de lune,
Quand dans l'étang crie le crapaud,
Et quand délire la pitié.

Et, attendrie par le battement
Jaloux de tes paupières,
Je te dirai : je ne suis pas,
Je suis un songe et tu me rêves.

Et je dirai - console-moi,
Mon coeur blessé se tord,
Et je dirai - le vent est frais,
Le ciel brûle d'étoiles.

8 septembre 1916

Les nuits sans celui qu'on aime - et les nuits
Avec celui qu'on n'aime pas, et les grandes étoiles
Au-dessus de la tête en feu et les mains
Qui se tendent vers Celui -
Qui n'est pas - qui ne sera jamais,
Qui ne peut être - et celui qui le doit...
Et l'enfant qui pleure le héros
Et le héros qui pleure l'enfant,
Et les grandes montagnes de pierre
Sur la poitrine de celui qui doit - en bas.

Je sais tout ce qui fut, tout ce qui sera,
Je connais le mystère sourd-muet
Que dans la langue menteuse et noire
Des humains - on appelle la vie.

1917

D'où me vient la tendresse ?
J'ai caressé d'autres boucles
Et j'ai connu des lèvres
Plus sombres que les tiennes.

Les étoiles s'allumaient et mouraient
(D'où me vient la tendresse ?)
Et les yeux s'allumaient et mouraient
Plongés dans mon regard.

J'ai entendu d'autres chants
Dans la nuit sombre et noire
(D'où me vient la tendresse ?) -
La tête sur le coeur du chanteur.

D'où me vient la tendresse ?
Et que puis-je en faire, adolescent
Malicieux, chanteur vagabond,
Aux cils plus longs que longs ?

18 février 1916

à la rencontre d'un poète...

Marina Tsvetaïéva

Je ne pense pas, ne me plains pas, ni me dispute,
Ni dors.
Je ne désire ni soleil, ni lune, ni mer,
Ni vaisseau.

Je ne sens pas comme il fait chaud entre ces murs,
Comme le jardin est vert ;
Et ce cadeau, tant désiré, tant attendu -
Je n'attends plus.
Ne me réjouit ni ce mati, ni de ce tram
Le cliquetis joyeux,
Je vis sans voir le jour, en oubliant du siècle
L'année et l'heure.

Comme sur une corde fêlée,
Je danse - petit danseur.
Je suis l'ombre d'une ombre. Je suis lunaire
de deux sombres lunes.

Koktebel, 13 juillet 1914

Avec une immense tendresse - car
Bientôt je quitterai tout ceci -
Je pense aux épaules
Qui porteront ce loup,

À celui qui prendra le plaid douillet
Et cette canne fine à tête de lévrier,
À celui qui portera mon bracelet d'argent,
Incrusté de turquoises...

Et tous ces papiers et ces fleurs
Que je n'ai pas la force de garder...
Ma dernière rime - et toi,
Ma dernière nuit !

22 septembre 1915

Cher ami, parti au-delà des mers,
Voici des roses - étendez-vous dessus.
Cher ami, emportant le plus précieux,
Le plus précieux des trésors de la terre.

On m'a menti, on m'a volée,
Il ne me reste ni lettres ni anneau,
Je me souviens de chaque creux
De ce visage étonné pour toujours.

Comme je me souviens du regard suppliant
Et fixe, me demandant de me rapprocher,
Et le sourire venu du grand Ailleurs -
La flatterie mondaine d'un mourant...

Cher ami, parti pour un long voyage,
Petit tertre parmi d'autres tertres -
Priez pour moi au havre du paradis,
Priez qu'il n'y ait d'autres marins.

5 juin 1915

Pour grand-mère

L'ovale allongé, sévère,
Les plis de la robe noire...
Jeune grand-mère ! Qui baisait
Vos lèvres hautaines ?

Ces mains qui dans les salles du palais
Jouaient les valses de Chopin...
De chaque côté du visage glacé -
Les boucles en spirales.

Le regard sombre, droit et exigeant,
Le regard prêt à la bataille.
Les jeune s femmes ne regardent pas ainsi.
Jeune grand-mère, qui êtes-vous ?

Que d'occasions vous avez emportées,
Que de choses impossibles aussi -
Dans le sein affamé de la terre,
Polonaise de vingt ans !

Le jour était innocent, le vent frais.
Les sombres étoiles mouraient.
Grand-mère ! Ce cruel tourment
Dans mon coeur - serait-ce vous ?...

4 septembre 1914

La vie n'est pas bruit ni orage,
Elle est ainsi : il neige,
La maison est éclairée,
Quelqu'un s'approche.
Lentement, la sonnerie étincelle,
Il entre. Lève les yeux.
Pas un bruit.
Les icônes flambent.

1915

Mars

O pleurs d'amour, fureur !
D'eux-mêmes - jaillissant !
O la Bohême en pleurs !
En Espagne : le sang !

Noir, ô mont qui étend
Son ombre au monde entier !
Au Créateur : grand temps
De rendre mon billet.

Refus d'être. De suivre.
Asile des non-gens :
Je refuse d'y vivre.
Avec les loups régents

Des rues - hurler : refuse.
Quant aux requins des plaines -
Non ! - Glisser : je refuse -
Le long des dos en chaîne.